

Mascarade

Marlène Mathalie

Numéro 94, été 2002

Le travail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mathalie, M. (2002). Mascarade. *Moebius*, (94), 99–106.

MARLÈNE MATHALIE

Mascarade

Une sonnerie insistante marque le début de la journée.

Encore couchée trop tard! Elle aura le cœur branlant et les idées confuses pendant quelques précieuses minutes de plus... de trop.

La couette trop confortable, le lit si douillet dont il faut s'arracher. Ne plus fermer les yeux. Ne songer qu'à ce qui est orchestré pour la journée.

Faire monter l'adrénaline. Enfin, les muscles se tendent, le cerveau se remet en mode analytique.

Elle se glisse sous l'eau tiède de la douche.

Son corps frissonne sous le jet inhospitalier, se rebelle, se secoue. Un malaise persiste, une sensation désagréable; ça disparaîtra dans quelques instants. Pas le temps pour ce genre de mièvrerie. Urgence bonne humeur! C'est le temps de sortir l'artillerie cosmétique: *la savonnette de Paris, le gant de crin qui fouette le sang, un traitement capillaire à base de camomille. Rien de mieux pour effacer la nuit!*

En peignoir de bain, elle se dirige vers la cuisine pour s'adonner à ce rituel matinal pour lequel elle sacrifie de précieuses minutes de sommeil: la préparation du café.

Elle ouvre la porte du congélateur où s'alignent un assortiment de pots de verre identiques, classés selon la consistance du produit final. La couleur de l'étiquette et de l'encre du marqueur articule minutieusement les détails, pays d'origine, texture, variété; on y retrouverait l'année de cueillette si elle était disponible... Elle choisit un mélange de grains colombiens noirs et bruns, à proportions égales. L'antiquité qui fait office de moulin à café ressemble à un globe terrestre à hémisphère nord rétractable, enchâssé dans un coffret miniature à tiroir unique; une poignée de fonte, luisante d'usage, fait tourner un mécanisme aussi rudimentaire qu'efficace. Le

craquement des grains éclatant entre les dents du rouage claironne la montée des effluves libérés de leur étai. Tourner, tourner, tourner... Le fruit de ce labeur a saupoudré le fond du tiroir, s'accumulant lentement jusqu'à ce que le mécanisme tourne à vide. Elle récupère chaque parcelle de la précieuse mouture, la presse dans l'entonnoir à fond perforé qu'elle emboîte dans la base remplie d'eau froide, visse le récipient à la base, branche la fiche à la prise électrique. Et commence l'attente. Attendre que se fasse entendre le gargouillis de l'eau qui bout, qui monte avec des sifflements et termine sa course comme une lave circonscrite dans le fond d'un ravin métallique.

Toute la pièce est remplie de cette odeur réconfortante, toujours la même tout en étant différente.

Ce matin, beaucoup de lait, un peu de sucre: le goût d'un dessert. S'asseoir à la table, devant la fenêtre, regarder le soleil se lever en buvant ce nectar improvisé, s'imaginer ailleurs en sentant la chaleur du liquide gagner lentement chaque parcelle du corps.

L'avantage de l'été: pouvoir profiter de la terrasse, écouter toute la vie naître au jour et respirer profondément. Le jour pâle se transforme à chaque minute. Tout est encore couvert d'une fine rosée que le soleil aura tôt fait d'assécher.

Il y a déjà de la circulation, quelques coureurs s'es-soufflant à rattraper une illusion, des travailleurs empressés d'aller se terrer à leur bureau, des livreurs de journaux ensommeillés. Les lampadaires s'éteignent.

Elle ferme les yeux pour se concentrer. Tenant son bol à deux mains, elle le porte à sa bouche, aspire une bouffée du fumet valsant et ouvre les lèvres. Corsé, capiteux, réconfortant. Elle fait tourner le liquide sur sa langue, goûte, déguste. La douceur sucrée émoustille ses papilles, émettrice de bien-être, attendant la déglutition pour envahir le corps entier. Caresse de l'intérieur.

Réconciliation avec le monde. Le soleil semble bondir au-dessus des toits, répandant sa joie énergique avec générosité. Caresse de l'extérieur. En rouvrant les yeux, elle jette un coup d'œil à sa montre. Il reste une minute, soixante sautilllements d'une trotteuse qui semble hésiter à poursuivre son inlassable progression. Ce principe du temps

inégal, des minutes éternelles et des heures ratatinées... Si on pouvait les ajuster à notre convenance!

Elle ingurgite la dernière gorgée, consciente d'une routine oubliée dès le premier jour de relâche. D'abord, un déjeuner riche et nutritif, aussi concentré que faire se peut. Il y aura bien quelques brioches par-ci, par-là en arrivant au travail si la satiété n'est pas comblée... plutôt rare, cependant. Sans compter les réunions aux en-cas surabondants, les lunchs avec les collègues, d'autres réunions... ça fait beaucoup de crudités et de salades vertes de compensation!

Un brossage de dents méthodique tout en révisant l'agenda de la journée pour savoir ce qu'il convient de porter. Avec une température printanière dansant le menuet avec la barre des 20 °C, un air coquin serait idéal. Ce sera donc une jupe courte, chemisier en cotonnade, veste légère; des teintes neutres, mais des accessoires un tantinet plus clinquants. Pour la chevelure? Relevée, cheveux attachés en queue de cheval, bouclettes libres. Le maquillage, comme d'habitude, juste assez pour souligner les traits, sans plus. C'est tout de même ennuyeux de devoir constater qu'il faut un peu plus de temps de préparation à chaque nouveau printemps. Et cette pâleur à camoufler... il faudrait investir dans quelques séances de bronzage!

Tout est prêt, tous les feux sont éteints, aucun appareil électrique allumé autre que la radio en sourdine, la porte est verrouillée. Il faut se lancer dans la jungle, refaire les mêmes pas, les mêmes étapes jour après jour pour se rendre au boulot. Pendant tout ce parcours, le corps se déplace dans un sens, la tête dans l'autre. Au début, chaque élément du trajet attirait l'attention, chaque léger changement marquait le passage des jours; les semaines ont succédé aux semaines, les mois aux mois, les saisons aux saisons... À présent, la démarche sûre, elle se laisse entraîner le long des rues en pensant à autre chose. Elle se promène dans le temps et dans l'espace, visualise ses rêves pour mieux intégrer les images, les rendre réelles. L'espoir se nourrit de ces fragments imaginés, s'agrippe à l'idée de pouvoir se les approprier. Pour elle, c'est le chauffeur au pas de la porte, les grandes soirées, les lumières éblouissantes, les toilettes recherchées... Pour d'autres, ce serait

une plage à perte de vue, de longues marches dans le sable, l'eau salée la taquinant à chaque foulée, une brise légère faisant flotter son foulard. Au loin, le regard charmé de l'homme le plus amoureux du monde, d'une âme sœur venant à sa rencontre, comblant par sa seule présence le vide d'une existence jusque-là occupée par l'utilité.

Un grand soupir avant de passer la porte du bureau. Elle y était presque! Peut-être qu'un jour ce sera la réalité! À force de consulter les dépliants des agences de voyages, de s'imprégner de chaque détail des lieux convoités, elle finira par investir ses économies dans la grande aventure... En attendant, il faut ouvrir le bureau, réintégrer son environnement artificiel, les plantes de plastique en pot, le tapis assourdissant les pas, l'atmosphère professionnelle. Elle est la première arrivée, comme tous les jours. Vérifier que tout est en place, que les documents ont été signés, que les dossiers consultés retourneront dans les classeurs, suspendus au bon endroit, que tout semble aller de soi. Faire disparaître les cendriers puants des inconditionnels, aérer les pièces pour effacer les traces du travail nocturne de ces acharnés aveuglés de superlatifs. Quand ils feront leur entrée, le café sera prêt, la journée déjà commencée. Le train sera déjà sur les rails.

Ce tour des lieux avant l'arrivée de l'équipe lui permet de prendre le pouls, de respirer les exhalaisons de la production, d'absorber les ondes ambiantes comme d'y imposer les siennes. Est-ce superstition de se glisser dans les ombres de la veille, de reprendre le mouvement là où il a été laissé... se bercer sur des notes intérieures, les bras enlaçant l'air, laissant son corps vibrer à son rythme, sans observateur? Jusqu'à ce qu'un bruit brise le charme. L'appel de la réalité réveillée, la fin marquant le commencement. Les réchauffements auront servi à anticiper la course. Déploiement des sourires, des salutations, retrouvailles de visages somnolents et des esprits hyperactifs. Rétablissement progressif du masque. La fièvre charge l'air d'électricité dès que les pontes font leur entrée. Voilà, c'est parti!

Le téléphone rugit agressivement dès l'heure officielle d'ouverture. Le traiteur fait son apparition avec les premiers plateaux, les groupes de travail s'organisent autour d'une table de réunion, les clients sont accueillis avec une révérence conforme à leur statut. Les gens s'agitent, exigent, ronchonnent.

Les portes se ferment enfin sur les discussions, les présentations, les tentatives de séduction. Elle peut maintenant se livrer à ses tâches, cocher les entrées dans les agendas, entreprendre les démarches pour les voyages d'affaires, rédiger certaines lettres... avec le sourire. Sa mémoire enregistre, sélectionne, regroupe. Des notes écrivainées apparaissent de nulle part, impératives. Des visages se présentent devant elle, sourires et paroles polies permettant au nom presque oublié de refaire surface, soupir intérieur devant la catastrophe évitée de justesse. Les expressions changent, on racole, on propose de meilleurs postes, plus lucratifs, plus à sa mesure, dit-on. Sourires à nouveau. Sait-on jamais!

Son tour à l'avant-scène, les répliques à répéter inlassablement sans laisser paraître son ennui, absorbée par les intonations à parfaire jusqu'au naturel. Et tout à coup, elle ne se prend plus au sérieux. Elle n'est plus elle-même, elle est cette autre qu'on attend d'elle. Habitée d'une énergie différente, elle laisse ses mains exécuter des gestes spontanés, son visage prendre des expressions raffinées, ses paroles s'enrober d'intonations chantantes. Tout devient jeu.

Des chatouillements sous la peau lui procurent un plaisir inavouable: elle savoure sa victoire sur les éléments. On la croit trop facilement docile pour apercevoir sa main de fer. Si elle accepte de jouer ce rôle subalterne, c'est qu'il n'en est pas un. Bien sûr, le titre le laisse croire. Comme ces époux qui croient contrôler la maisonnée parce qu'on s'adresse à eux pour un litige, sans s'apercevoir que tout a déjà été solutionné. On change les lieux, mais pas les gens. Ici comme ailleurs, la subtilité des acteurs décuple les nuances. Qui s'aperçoit que le chef d'orchestre s'est agencé une journée plus paisible, qu'on met les intervenants face à des évidences, qu'on a prévu les scénarios possibles? Chacun voudra s'en attribuer le mérite, reléguant dans l'ombre le maître du jeu. Elle est ce maître. Et ils ne le voient pas. Mais quel plaisir elle a à faire tourner autour d'elle ces fourmis laborieuses, à leur donner les bouchées doubles quand elle se sent bafouée ou à alléger leurs tâches quand elle est d'humeur généreuse!

Les utopies urbaines satisfont. Quand tout s'emboîte, quand tout se place, le ciel s'ouvre soudain à toutes les possibilités. On y puise toutes les ressources disponibles,

on emmagasine toutes les joies fugitives pour mieux être. Elle se sent aujourd'hui capable d'affronter le dragon, épée brandie devant l'incarnation mythique. Dans sa tête tourbillonnent les interdits enfouis, les irréalisables, les inatteignables. Elle peut tout. Elle veut tout. Ne pas se contenter d'exister, vivre pleinement, intensément. Et se dévoiler. À elle-même. Aux autres. L'apothéose!

Quelqu'un l'observe depuis quelques minutes. Insistant, elle ne reconnaît ce manège qu'à la fixité de son visage, à la mobilité de son regard furtif. Que perçoit-il? Qu'a-t-elle fait pour attirer ainsi l'attention? Toute fluidité se fige subrepticement. La méfiance bafoue la simplicité, rend le geste étudié. S'il continue de la sorte, elle va perdre sa concentration! Une bulle. Ne pas le laisser entrer dans sa bulle.

Elle prend une respiration profonde, s'isole complètement dans l'autre, se cache sous le masque. Et elle oublie. Tous les observateurs du monde ne peuvent plus l'atteindre. Recroquevillée derrière la muraille renforcée, sa sérénité lui revient et, avec elle, l'aisance. Mieux. On dirait que cette seconde plongée l'a bonifiée. Absorbée par sa prestation, elle donne le change sans même hésiter, improvisant des attitudes nouvelles. Les autres, sentant la confiance affermie, redoublent d'efficacité. On se lance les répliques comme on joue au ping-pong, attentifs aux effets de la balle, soucieux de prolonger les échanges. Un tourbillon élève les esprits de la solidarité à l'unicité, chacun réagissant au moindre signe du corps collectif. Une harmonie inspirée.

Elle croise son regard. Il est brillant, fougueux, admiratif. Se levant brusquement, il lui adresse un signe de tête révérencieux et se dirige droit vers le directeur. Elle n'a pas pu l'annoncer. Il n'est jamais venu dans ces bureaux. On dirait deux amis retrouvés! Une voix la ramène à ses obligations, insistante, impérieuse. La balle n'est pas tombée, pas encore! La lutte reprend de plus belle, exigeante, stimulante. Plus la pression monte, plus le jeu passionne.

La pause est appelée. Elle se prépare machinalement une tasse de café, cherchant du regard son admirateur inconnu. Il est toujours auprès du directeur, dont les rires fusent. C'est de bon augure: seules les bonnes nouvelles le sortent de sa morosité. Elle se replie dans ses quartiers,

disparaît dans ses rêveries, heureuse de pouvoir y consacrer quelques instants... sans masque. L'agitation s'est interrompue, la pause étant un moment respecté de tous. Dans tous les coins, isolément, chacun reprend son souffle comme autant de combattants entre les rounds.

S'ils savaient, tous, qui elle est vraiment. S'ils pouvaient se douter de ce qui mijote en elle! Elle sait que la vie l'appelle ailleurs, qu'elle fera plus que ce travail de plus en plus routinier qui ne répond plus à ses aspirations. Elle songe à des ailleurs plus grands, à des horizons lointains, à tellement plus! Tous ces secrets à garder au fond de soi pour ne pas entendre les sarcasmes, pour se soustraire aux mauvaises langues. Jusqu'au jour béni où quelqu'un la découvrira.

Donner le meilleur d'elle-même. Elle ne brigue pas les hautes sphères; elle veut se dépasser, repousser ses limites. Dans ce patelin où elle travaille depuis bientôt cinq ans, les possibilités d'aller plus loin s'amenuisent, les défis s'éclipsent. Quand la routine s'installe pour de bon, on dit adieu aux progrès. La boucle se referme, emprisonne. Il va falloir prendre des décisions, faire des choix, renoncer à la facilité. Une voix intérieure ne cesse de crier que la vie vaut mieux que ça, qu'elle est née pour autre chose, pour des sommets. Mais c'est le travail! Pas la vie! Quand donc la confusion s'est-elle installée?

On se définit par ce que l'on fait. Faire. Produire. Bouger. Définition de l'identité. Le reste, c'est pour la retraite, pour les longues soirées inutiles où la mort toute proche nous fait mettre un chandail de plus. Pas le temps pour ces élucubrations morbides. Quand on excelle dans son travail, on se sent vivant, on se sent plus près de la perfection, apprécié pour ses mérites. Voilà sur quoi il faut mettre l'accent. Le reste n'est que faux-semblants insidieux pour rêveurs, leurres des faibles.

Pourtant, pourtant... cette voix ne peut pas mentir! Elle n'aime pas se sentir ainsi prisonnière de ses réflexions. Depuis quelque temps, elles insistent, reviennent plus régulièrement la hanter dans les meilleurs moments, ternissent ses bonheurs. Elle a travaillé d'arrache-pied pour arriver à obtenir la confiance des employeurs, sans compter les heures, sans lésiner sur les sempiternels perfectionnements. On dirait que la montagne n'a pas été gravie,

qu'elle s'est arrêtée à la première crête. Insatiable! Quelle ambition! On lui a toujours dit que l'ambition représentait la pire tare de l'être humain! Ne peut-il y en avoir plusieurs sortes? Au moins deux: une bonne et une mauvaise?

Sourire. Le masque a repris sa fonction. Et la joute reprend. Le directeur, toujours avec son visiteur, laisse les choses aller leur gré. Elle prend les rênes de la partie. S'amollir aujourd'hui serait en payer le prix demain. Elle sait ce qu'il reste à faire pour que la journée soit complète. Chacun à son poste.

«Sarah! Voudriez-vous venir dans mon bureau, s'il vous plaît?»

Cette voix dans son dos la glace des pieds à la tête. Elle fige sur place, terrorisée, le souffle coupé. Les autres se sont arrêtés au milieu de leurs répliques, l'enveloppant de leur hébétude. Il lui faudra quelques secondes encore avant de comprendre qu'on l'attend, qu'elle doit respirer, se diriger vers le directeur... et son ami, toujours assis confortablement dans l'un des fauteuils rembourrés de la loge. Elle fixe sur son visage un masque souriant dont seuls les yeux trahissent la composition, se fait une attitude de circonstance et s'approche d'un pas qui se veut ferme vers les deux hommes.

«Assieds-toi, chère Sarah. Tu as sûrement reconnu mon ami Higgins, le directeur de...»

Pincez-moi! Qu'est-ce qui se passe? Ce n'est plus du jeu! Je ne suis plus le bras droit d'un quelconque industriel de province à la vie monotone, aux manies de vieille fille. Plus de composition, plus de masque. Je suis moi. Et cet homme m'a remarquée. On lui a parlé de moi, le directeur lui a parlé de moi... Il n'était jamais satisfait et il a parlé de moi! Un agent. Un cachet. Des zéros qui s'alignent sur un bout de papier. Hollywood!!! Il veut que j'interprète un rôle dans sa prochaine production. Un film! En anglais!!! Mais je parle mal anglais, j'ai un accent atroce... On va m'apprendre!?! Je suis en plein délire. Ça ne peut pas être vrai! Ce n'est plus du travail, c'est le rêve, c'est la vie! Je suis!